



— Mais il faudrait que je demande la permission! dit la servante.

C. I.

LIVRAISON 477



CHAPITRE CDLXXVII

SUPREMES ANGOISSES

Fuchs, laissant en tête à tête ses deux victimes, était sorti du châlet pour creuser plus profondément la fosse qui devait recevoir deux cadavres au lieu d'un...

Les deux jeunes gens semblent désormais résignés à leur sort tragique ; ils savent qu'ils n'ont aucune pitié à attendre de leur bourreau, sur les traits duquel ils ont pu lire sa cruauté, sa criminelle férocité...

Désormais, tout est fini pour eux...

James Wells, rampant sur le sol, malgré les cordes qui le gênent, s'est rapproché d'Amy..

Pour la réconforter, il trouve d'ardentes paroles de foi en Dieu, en l'Eternel qui les attend.

— Courage, amie ; Dieu ne nous abandonnera pas... Si nous abandonnons cette terre où nous n'avons pu être réunis, sans doute aurons-nous une compensation dans un monde meilleur...

Amy ne trouve pas une parole...

Seul, un cri de désespoir sort de ses lèvres et ce cri

c'est le nom de l'homme qu'elle sait maintenant aimer de toute son âme...

— James !...

Mais il est trop tard !... trop tard !...

La jeune femme est aussi pâle qu'une morte ; James a l'impression qu'elle n'est déjà plus de ce monde...

A ce moment, comme un écho lointain du gémissement de la malheureuse, la voix dure et impitoyable de Fuchs résonne dans le chalet.

Le misérable vient d'achever sa sinistre besogne et il est entré de nouveau dans la pièce où gisent ceux qui sont promis à une mort terrible.

— Alors, ma belle ! dit le bourreau, poussant brutalement du pied le corps de James Wells qui est trop près de celui de la jeune femme .. Il va falloir que je vous débarrasse tout d'abord de ce charmant jeune homme. Ce serait, pour nos amours, un témoin bien désagréable... Car nous allons nous aimer, ma toute belle... Avant de t'envoyer dans un monde meilleur, où tu auras toute la possibilité d'aimer celui-là, je veux te posséder, jouir de ta beauté..

En entendant ces paroles, James Wells frémit d'indignation.

Cette brute va toucher Amy... Il va la souiller de son contact avant de lui donner la mort...

Ah ! Dieu !

Un torrent d'injures sort de sa bouche; il se débat spasmodiquement dans ses liens, avec le vain espoir de se délivrer..

— Misérable brute !... Tu vas me tuer le premier !... Je ne te laisserai pas commettre un acte aussi répugnant.. Ah ! ma pauvre Amy, qui donc l'aurait dit !... Moi qui t'aime tant.. tant... et je serais heureux de te voir mourir la première...

Le sourire cynique qui déforme la bouche de Fuchs est quelque chose d'odieux.. Ses yeux asymétriques louchent affreusement.

Et il prononce, après un torrent d'injures :

— Et, maintenant, tu vas mourir.. toi.. le premier... C'est ton corps qui descendra le premier dans la fosse.. De quoi te plains-tu, ta belle tombera dans tes bras...

Et un éclat de rire brutal ponctue ces paroles.

— Misérable !... Maudit assassin !..

Amy est prise d'une dernière crise de désespoir... Elle semble sur le bord de la folie...

Elle hurle des injures à l'adresse de son bourreau, le supplie, pleure, gémit.. Mais ses cris se perdent dans le lugubre silence du bois...

Le valet de Baharoff arme son revolver...

Il en pose le canon sur la tempe de James Wells...

La dernière heure de celui-ci va sonner...

— Je compterai jusqu'à trois !.. dit-il. Je veux te donner le temps de recommander ton âme à Dieu !..

Et il éclate de rire encore... un rire qui résonne sinistrement dans la nuit...

Le jeune explorateur tourne encore une fois les yeux vers Amy ; il pose sur elle un regard plein d'un désespoir infini ; puis il ferme les yeux. attendant le coup qui doit le foudroyer.



Pendant ce temps, Baharoff et Franz ont cherché vainement Heinrich, leur complice.

Certains qu'il ne se trouve ni dans la butte, ni aux alentours immédiats, ils continuent leurs recherches un peu plus loin et, enfin, ils découvrent les sillons tracés dans le sol par les roues de l'automobile...

Ce n'est alors qu'un jeu pour eux de trouver la machine à l'endroit où Jean Leblond l'a cachée.

— Voici la voiture, crie Franz. Qui peut l'avoir cachée-là ?

— C'est ce que nous verrons, répond le banquier d'une voix sourde et pleine de rage.

— Qu'allons-nous faire, Monsieur ?

— Retourner au châlet immédiatement... Tout cela n'est pas clair... Il faut que quelqu'un nous ait suivis et... je crains... beaucoup de choses, acheva-t-il entre ses dents.

Mais comme il jugeait inutile de dévoiler de quelle sorte étaient ses craintes à son serviteur, il fit à celui-ci un signe impérieux pour lui ordonner de remonter à cheval...

Il en fait autant et les deux hommes se dirigent de nouveau vers le sentier qui monte dans le cœur de la forêt...

Quoiqu'il s'agisse d'aller à la rencontre d'un péril inconnu, Baharoff n'hésite pas un instant, car il y va, pour lui, de sa réputation...

Il éprouve de vagues craintes; mais cela ne peut suffire à le faire retourner en arrière; au contraire, sa peur le pousse en avant; il faut jouer le tout pour le tout et lutter jusqu'au bout!...

— Ah! maudite Amy! murmura-t-il entre ses dents. Si tu n'es pas encore morte, je pourrai bien te faire payer les angoisses par lesquelles tu me fais passer...

Involontairement, il pense à la phrase de Smolten; celui-ci avait raison de lui reprocher d'avoir compliqué l'affaire en faisant enlever la jeune femme au lieu de la faire supprimer purement et simplement...

Mais Baharoff n'est pas homme à nourrir soit des regrets soit des remords... Il faut envisager la situation

telle qu'elle est, avec ses avantages et ses inconvénients et en tirer le meilleur parti possible...

Nourrissant des pensées cruelles, il fit donner à sa monture la plus grande vitesse.

.....

Sans se soucier des branches brisées dans sa course qui le meurtrissaient au visage, des cailloux qui roulaient sous les pas du cheval, il allait à toute allure; mais, soudain, alors qu'il arrivaient non loin de la butte, le bruit d'une série de détonations fit cabrer les chevaux.

— Malédiction! s'écria Baharoff, sautant à terre et s'aplatissant sur le sol, tandis que son valet l'imitait.

CHAPITRE CDLXXVIII

L'ARRIVEE DU PRESIDENT KRUGER

Quoique cela sorte un peu du cadre de notre récit, il nous a semblé intéressant de suivre Claus De Groot et sa jeune femme dans leur voyage de noces, en raison de leur rencontre avec le président Kruger.

Il est certain que tout le bouillonnement des événements qui marqua la fin du xix^e siècle et le commencement du xx^e, toute cette nervosité mondiale, eurent pour notre destin actuel et la Grande Guerre de 1914-18 une importance considérable.

Les enfants nés aux environs de 1890 ou 1895 vécurent leur enfance sous l'incube de l'Affaire Dreyfus qui fit se déchaîner, les passions jusque dans le sein des familles...

Malgré les Conférences de la Haye, les discours enflammés pour la paix des leaders socialistes, alors au pouvoir en France ; malgré toute la propagande pacifiste et humanitaire qui connut ses plus belles heures en France de 1904 à 1912, les oreilles enfantines résonnaient alors de l'écho des coups de canon, tirés dans les cinq parties du monde..

Tant de conflits d'intérêt surgissaient de toutes parts, tant d'avidités naissaient...

Depuis la guerre de 1870-71 entre la France et l'Allemagne, la Confédération Germanique, devenue l'Empire Allemand, avait bien changé d'aspect. La centralisation administrative entre les mains des hobereaux prussiens qui présidaient aux destinées de ce grand peuple semblait, en moins de trente ans, en avoir changé la nature, ou tout au moins l'avoir révélée à elle-même.

L'Allemagne était devenue une Nation de proie. Rivale de l'Angleterre, sur tous les terrains, elle s'efforçait de susciter à celle-ci mille difficultés, tant dans l'ordre financier que dans l'ordre commercial et colonial.

Mais l'objectif des dirigeants allemands n'était pas tant la ruine de l'Angleterre que la possession de quelques provinces françaises. La conquête de l'Alsace et de la Lorraine les avaient mis en appétit et, dès 1880, on signalait leurs efforts pour couvrir le nord et l'est de la France d'un réseau d'espionnage serré...

Ces perpétuelles histoires d'espionnage, découvertes par nos services, rendaient nerveux les chefs de l'Etat-Major, suscitaient la défiance et ce fut ainsi que lorsque se produisit l'effroyable erreur de l'Affaire Dreyfus, on put manquer de l'objectivité nécessaire pour tirer au clair cette ténébreuse affaire... Sans doute, aussi, les haines politiques s'en mêlèrent et ne contribuèrent pas peu à brouiller les cartes et à surexciter les esprits...

La guerre de libération que soutenaient les boers contre leurs agresseurs anglais eût eu, en d'autres circonstances, toutes les sympathies françaises ; mais les Boers durent se contenter d'être soutenus par quelques poignées d'idéalistes, volontaires de la Liberté et par l'opinion publique indépendante... Mais le Gouvernement français ne pouvait, en aucune façon, accueillir Kruger en forme officielle et ce fut pourquoi les réceptions en-

thousiastes de Paris et de Marseille gardèrent un caractère strictement privé...

Le spectre de la Guerre avec l'Allemagne planait toujours sur les esprits enfiévrés; les Nationalistes s'en réjouissaient en pensant à la Revanche, à la reprise des deux provinces dont nous avons été amputés en 1871; les socialistes, les pacifistes parlaient, au contraire de rapprochement entre les peuples et cette divergence aboutissait à cette tension, cette guerre intestine dont souffraient la France et les Français...

Pendant ce temps, les puissances ténébreuses qui, dans l'ombre, travaillaient à susciter la haine, génératrice de guerre et de complications internationales, continuaient leur œuvre néfaste...

.....

Claus De Groot et sa femme avaient pris congé de Jacques Valbert après leur rencontre rue de Chabrol. Les deux jeunes gens désiraient connaître un peu la province française avant de rentrer dans leur pays.

Ils se proposaient une longue randonnée en Bretagne, en Normandie, ils descendraient lentement le long de la côte de l'Atlantique, traverseraient la verdoyante Gascogne, pour se retrouver à Marseille, le jour de l'arrivée de Kruger qui avait annoncé son arrivée en Europe.

Claus De Groot avait une raison familiale pour aller saluer « l'oncle Paul », car son oncle authentique, le chef du comando boer, dont il avait parlé au commandant Marchand devait arriver en même temps que le Président...

Quand les deux jeunes gens arrivèrent à Marseille, la ville avait encore son aspect habituel et la Cannebière n'était ni plus bruyante, ni plus nerveuse que de coutume...

D'ailleurs, le préfet et le maire avaient répondu du calme de la population phocéenne...

On crierait « Vive Kruger ! » et encore « Vive Kruger ! » et là se borneraient les manifestations de la rue.

Il pleuvait et toute la ville était noyée dans un brume mélancolique. Néanmoins, sur les quais, régnait une activité fiévreuse.

Toutes les dispositions officielles étaient déjà prises pour la réception.

On avait déjà commencé à débarrasser les abords du petit débarcadère de la douane, où les colis, bâches, matériaux divers formaient un encombrement inouï.

On plaçait un tapis sur les quatre marches de marbre du débarcadère où M. Kruger poserait le pied en quittant le canot.

Des tentures masqueraient les barrières, tandis que des massifs de verdure orneraient les alentours.

Enfin, les drapeaux, français, transvaalien et orangiste, flotteraient côte à côte sur des mâts de quatorze mètres de hauteur...

Tous les habitants s'intéressaient à ces préparatifs. On commentait la venue du président du Transvaal, dans tous les endroits où les hommes ont coutume de se réunir.

Les plus au courant expliquaient aux autres la signification des quatre bandes de l'étendard sud-africain : bande verticale verte ; bandes horizontales bleue, blanche et rouge... Ces quatre couleurs représentaient les quatre petites républiques de l'ancienne division territoriale : Lydenburg, Utrecht, Potchefstroom et Zoutspansberg.

De sérieuses mesures d'ordre avaient été prises pour empêcher la foule enthousiaste d'envahir le débarcadère, ce qui n'eût pas été sans danger.

Les détails du protocole faisaient l'objet de toutes les conversations ; mais on rappelait que la visite du président Kruger n'était pas la visite d'un chef d'Etat, mais celle d'un diplomate. Il venait en quelque sorte, en ministre plénipotentiaire compléter l'œuvre de son ambassadeur M. Leyds.

Après avoir retenu leurs appartements à l'Hôtel de Noailles, où devaient descendre le président Kruger et sa suite et où se trouvait déjà Mme Eloff, la petite fille du Président et ses enfants, Claus et sa jeune femme allèrent prendre l'air de la ville et s'informer du programme de l'arrivée.

Et, le lendemain, les deux jeunes gens étaient au premier rang de la foule qui attendait le noble vieillard au débarcadère.

Le « Gelderland » avait pénétré dans le port un peu avant dix heures et à dix heures dix minutes exactement, le grand vieillard avait paru sur le pont du navire, tandis que les tambours et les fifres jouaient des airs militaires.

Des mille barques pavoisées, dans lesquelles avaient pris place des curieux, des journalistes, des photographes, des dessinateurs, des musiciens, monta une immense acclamation vers le vieux lutteur sud-africain, tandis que du pont du « Gelderland » partait le triple « hurrah » des matelots néerlandais...

Malgré qu'il fût prévenu de l'accueil enthousiaste que voulait lui faire la France, l'« Oncle Paul » hésita un instant, tendit le cou, explora les abords du quai d'un regard imprécis par dessus ses lunettes vertes, puis très ému, il leva son chapeau, son légendaire chapeau endeuillé et, d'un geste large, il salua la terre de France.

Dans les barques, ce fut du délire.

Au bas de l'escalier du cuirassé, dans le petit va-

peur qui allait l'emmener vers la Joliette, Mme Eloff pleurait d'émotion.

Ce n'était pourtant qu'un hors-d'œuvre... Au débarqué Paul Kruger devait apprendre ce que pouvait contenir d'acclamations des gosiers marseillais...

Aux discours des présidents des Comités de Paris et de Marseille, pour l'Indépendance du Transvaal, le vieillard répondit par une courte allocution, dans laquelle il disait que « tant qu'il resterait un Boer dans le Sud-Africain, on le trouverait les armes à la main pour défendre la terre de ses pères contre l'envahisseur... »

Après cette proclamation, le noble vieillard gagna la voiture qui devait l'emmener à l'Hôtel de Noailles où il devait passer une journée avant de partir pour Paris.

L'enthousiasme de la foule était indescriptible ; sous le soleil méditerranéen qui brillait dans tout son éclat, contrairement à ce qu'aurait pu faire supposer le mauvais temps des jours précédents, les étendards flottaient ; les acclamations vibraient ; les musiques des cuivres résonnaient...

Dans le salon d'entrée de l'Hôtel de Noailles, le Président dut passer sous un dais formé des drapeaux des sociétés marseillaises, puis, enfin, libre de toutes cérémonies, le vieillard put embrasser les enfants de sa petite fille : Annie et Gérard Eloff...

Un grand dîner devait réunir le soir les personnalités marseillaises et boers ; quant au déjeuner, le Président le prendrait dans l'intimité avec sa famille...

Pendant ce temps, Claus De Groot avait rejoint son oncle, le commandant.

Il ne lui fut pas difficile de le trouver. Malgré ses trente ans d'exil, l'officier boer avait gardé la physionomie de sa jeunesse et il ressemblait étonnamment au père de Claus, quoiqu'il fut hâlé par le soleil et eut gardé.

grâce à la vie des camps, une allure svelte et juvénile que n'avait pas le père du jeune homme.

— Vraiment, tu es mon neveu ! s'exclama l'officier quand le jeune homme se fut présenté... Sais-tu bien que tu me rappelles ma jeunesse et celle de ton père... Et cette charmante jeune femme serait ma nièce... Venez que je vous embrasse, mon enfant ! Mais je me souviens fort bien de votre mère, qui était encore une jeune fille lors de mon départ...

— Nous achevions notre voyage de noces, mon oncle, lorsque nous avons appris que vous veniez en Europe avec le Président Kruger et nous avons voulu venir à votre rencontre ; nous rentrerons en Hollande avec vous, si vous n'y voyez pas d'inconvénient...

— Je suis très content, mes enfants... Pour commencer, nous allons déjeuner ensemble...

Le vieillard et les deux jeunes gens s'installèrent devant une table et appelèrent le maître d'hôtel pour lui dicter leur menu... Puis, Claus reprit :

— Comptez-vous rester, maintenant, en Europe, mon oncle ?...

— Je ne sais pas, mon garçon ; cela dépendra de l'issue des négociations d'« Oncle Paul »...

— Parlez-nous de lui, mon oncle ? demanda à son tour Juliane. N'est-ce pas un homme extraordinaire ?

— D'autant plus extraordinaire, mon enfant, que cet homme a soixante-quinze ans et que, malgré cet âge, il y a en lui une force et une énergie sans exemple... Il vient de soutenir la lutte la plus acharnée et il n'a pas hésité à venir en Europe pour faire appel au droit après avoir eu recours à son seul héroïsme.

Le commandant fit une pause, puis, voyant les jeunes gens attentifs, il reprit :

— Que voulez-vous, l'héroïsme était inné en cet homme qui a passé sa jeunesse à courir la brousse pour

tuer des lions.. Son père, avant lui, s'était battu contre les Anglais, lui avait inculqué la haine de l'envahisseur et, pendant cinquante ans, il a été le symbole vivant des terres libres, en rébellion contre l'impérialisme envahissant... Jean Carrère, le distingué reporter parisien qui a suivi la guerre du Transvaal, aux côtés du général Lord Roberts, c'est-à-dire avec les Anglais, a dit que Kruger était un des colosses de ce siècle... Et Bismarck, cet autre colosse, a dit : « Il n'y a qu'un homme au monde, que je redoute et qui soit capable de me démonter, c'est le Président Kruger... »

— Est-il vrai, demanda Julianne, qu'il s'amputa lui-même d'un de ses doigts à la suite d'une blessure ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai... C'est un de ces traits d'héroïsme tranquille dont le Président était coutumier dans sa jeunesse. Son rifle avait fait explosion, le blessant violemment au pouce gauche. Le chirurgien, appelé, déclara que l'amputation de tout l'avant-bras, peut-être même du bras, était indispensable.

« Kruger haussa les épaules ; il prétendait, lui, que l'amputation du pouce devait suffire et, comme le chirurgien insistait, il le renvoya, sans plus de cérémonies... Puis, sortant le couteau qu'il avait toujours dans sa poche, il coupa lui-même le pouce atteint !... L'opération réussit fort bien et Kruger garda son bras gauche. C'est d'ailleurs avec ce même couteau qu'un jour, il fit sauter une dent dont il souffrait...

— Quel héroïsme ! dit Claus... Les hommes de notre génération, n'ont plus la même endurance...

— Qui le sait, dit le commandant De Groot... Ce sont les événements qui nous inspirent... Joignez à cela que l'Oncle Paul est très religieux et qu'il a puisé toute son instruction, toute sa force dans la Bible... Il fut un enfant et un jeune homme audacieux, dur à la douleur, mais il n'eut jamais de goût pour l'étude elle-même. Pour

expliquer cela, il dit encore quelquefois : « Je n'ai pas eu le temps de lire dans mon enfance ; il y avait trop de lions à tuer... »

Le commandant s'interrompit pour inviter ses neveu et nièce à goûter aux mets que l'on apportait, puis il ajouta :

— Après le déjeuner, si vous y tenez, mes enfants, je vous raconterai quelques anecdotes sur la vie du Président Kruger...

— Nous vous en serons très reconnaissants, mon oncle, dit Juliane, rien ne peut nous faire plus de plaisir..

CHAPITRE CDLXXIX

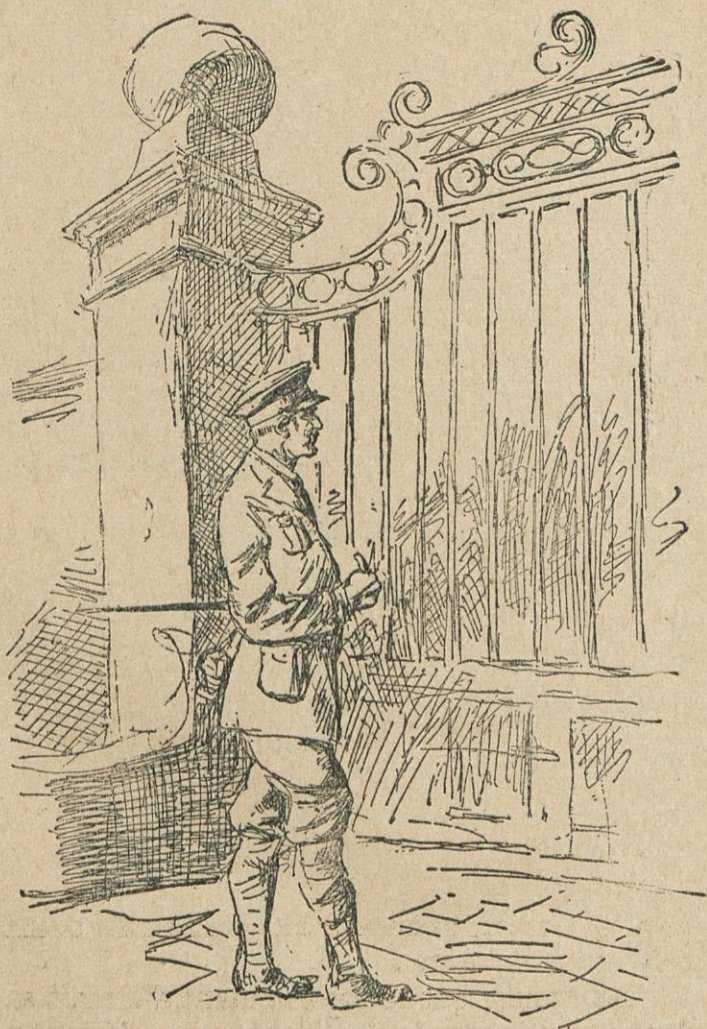
UN HEROS

Après le déjeuner, le commandant De Groot, Juliane et son mari, passèrent au salon où ils firent servir le café et les liqueurs...

Et, tandis que le commandant allumait sa pipe, les deux jeunes gens s'installèrent commodément pour écouter le récit promis.

— Nous sommes tout oreilles, mon oncle, dit Juliane.

— Je vous disais donc, mes enfants, dit le vieux boer, que la jeunesse de Kruger fut turbulente, tapageu-



Pendant un long moment il resta là immobile.

se, batailleuse et un peu aventureuse. Il chassait, montait à cheval, vivait au grand air, lisait un peu la Bible et, surtout, rêvait combats et aventures...

Il était, d'ailleurs, taillé en hercule et fait pour les tâches physiques les plus dures.

Un jour, il avait alors dix-huit ans, il paria de suivre un cheval lancé au galop. Le pari fut tenu; on prit le cheval le plus rapide. La distance était de 7 à 800 mètres. Ce fut Kruger qui gagna.

Un autre trait : pendant les trêves conclues entre Cafres et Boers, les chefs cafres organisaient des courses dont l'enjeu était un troupeau de bœufs.

Kruger eut la fantaisie de participer à l'une de ces courses et, malgré l'avis de ses amis qui l'en dissuadaient, il se mêla aux concurrents et, dès le début, les distança.

Or, le terrain de la course passait devant la maison de son père. Il avait une telle avance qu'il pensa à entrer chez lui pour prendre un peu de café.

Son père, en le voyant entrer les mains vides, se fâcha, lui reprochant l'imprudence qu'il commettait en traversant sans armes une région aussi dangereuse et il l'obligea à prendre un fusil.

Kreuger prit le fusil et reprit sa course. Les Câfres le rejoignaient à ce moment; mais ils faiblissaient de plus en plus et ils jetaient leurs armes pour s'alléger...

Au contraire, Paul garda son fusil et il dépassa si bien les Câfres qu'il profita de son avance pour poursuivre une antilope. Soudain, dans un taillis, il aperçut une tache rousse... Il arma son fusil, pressa la détente, mais le coup fit fusée et un animal sortit de la brousse.

Ce n'était pas une antilope : c'était un lion...

La situation était critique. L'homme et l'animal s'entreregardèrent : chacun recula sans perdre son ad-

versaïre des yeux.

Le jour tombait. Alors, le jeune homme arma de nouveau le rifle et fit feu. De nouveau, la capsule, seule, partit. Le fauve, furieux, bondit et tomba aux pieds de Kruger... Celui-ci s'apprêtait à se servir de son arme comme d'une massue, lorsque, soudain, en grondant, le lion se détourna et bondit dans un galop vertigineux vers la colline voisine où venait de passer une antilope.

Kruger, ainsi délivré, reprit alors sa course et arriva bon premier, laissant les chefs câfres dépités et leur enlevant le prix de la course.

Un autre jour, poursuivi par un buffle écumanant, le jeune homme s'aperçut que son cheval faiblissait. Alors, il se tourna sur sa selle, épaula, visa et, pendant que son cheval s'enlevait, il abattit le buffle d'un coup entre les deux yeux.

Une autre fois, c'était encore à la chasse au buffle, le terrible animal allait foncer sur son cheval quand, soudain, il trébucha et culbuta dans un fossé plein de vase. Le cheval, emporté par son élan, tomba à son tour dans ce même fossé. Kruger, alors, malgré sa chute, ne perdit pas son sang-froid, il saisit, de ses mains puissantes, les cornes de la bête et, quoique celle-ci lui donnât de terribles coups de croupe, il parvint à lui maintenir la tête dans la vase, jusqu'à asphyxie...

Ce fut vers sa trentième année qu'il dit adieu aux aventures et se plongea dans l'étude de la Bible.

Et c'est mû par ce ressort qu'il a pu accomplir des actes qui étonnent nos âmes plus timides.

A une certaine époque de sa vie publique, alors que le peuple du Transvaal était en différend avec celui du Free-State, les armées du président Bosthof firent prisonniers des Burghers du Transvaal, commandés par Kruger.

Kruger, l'apprenant, s'en alla trouver le président

du pays voisin et lui demanda de prendre la place des prisonniers... Il déclarait que ses soldats n'étaient pas coupables puisqu'ils n'avaient fait qu'obéir à ses ordres...

C'était donc lui qui devait être prisonnier à leur place...

N'est-ce pas là un trait digne de Du Guesclin ?

Un jour, pendant qu'il déjeunait, après une matinée très fatigante, il avait donné ordre de ne laisser entrer personne pendant son repas.

Soudain, devant la porte, s'arrêta un Burgher à cheval qui venait Lydenburgh et avait une chose pressante à lui demander.

Cet homme avait fait sept heures de cheval sans manger... Lorsque les gardes l'empêchèrent d'entrer chez le président, il s'emporta.

Kruger entendit, fit appeler un garde et lui demanda la cause de ce bruit.

— Comment! s'exclama-t-il, il n'a pas mangé?... Faites-le entrer tout de suite.

Le Burgher entra, pénétra dans la salle à manger. Il faut vous dire que Kruger, lorsqu'il parle, a un air suffisamment bourru... Parfois, même, on dirait d'un lion qui grogne... Le Burgher, fort intimidé, n'osait s'asseoir.

— Assieds-toi donc, grommela Kruger.

L'autre s'assit :

— Mange!

Et comme l'autre allait parler :

— Ne dis rien... Mange! Nous causerons après...

Ils restèrent tous deux à manger, sans rien dire, et enfin quand ils eurent fini, Kruger demanda :

— Maintenant, dis-moi ce que tu veux?

Et, simplement, pendant que l'autre achevait son café, il lui donna audience.

Voilà l'homme, mes amis, tel qu'il est : simple, bon,

héroïque sans le savoir...

Le vieux Kruger a ceci de sublime qu'il est vraiment le père d'un peuple libre, qui ne voulant ni la conquête, ni hégémonie, a puisé toute sa grandeur dans son amour pour sa liberté...

— Et les Anglais, demanda Claus De Groot, que pensent-ils de Kruger...?

— Ce qu'ils en pensent...? Bien entendu, il ne s'agit pas de l'opinion des brutes qui l'injurient ou l'aviennent... Mais à côté de ceux-là qui sacrifient, en quelque sorte, à un rite en injuriant leurs ennemis, il y a des gentlemen qui lui rendent justice et reconnaissent que Kruger, toujours sur la brèche, a été l'âme de son armée et que le génie de Dewet et de Botha ne sont que le reflet de son propre génie... D'ailleurs, le culte que professent pour lui tous les combattants est peut-être la meilleure force de ces héros...

« Les Anglais sincères et qui s'efforcent d'être justes, savent reconnaître les éminentes qualités du vieux Boer, tout en s'efforçant, de prouver et de croire qu'il combat pour une cause injuste.

— Cependant, dit Claus de Groot, lorsqu'on lit les journaux anglais, on s'aperçoit qu'ils ne ménagent pas leur adversaire...

— Comprenons-nous bien, répondit le commandant; ne demandons pas aux gens ce qu'ils sont incapables de donner. Je vous ai dit que beaucoup d'Anglais savaient reconnaître les qualités du père Kruger... Mais cet homme est leur ennemi déclaré, et depuis longtemps; ils savent qu'en toute occurrence, il a manifesté sa haine contre l'influence anglaise, et on ne peut pas demander à tous de se dégager des sentiments d'hostilité collective que toutes les individualités formant un peuple, respirent en quelque sorte dans l'air ambiant...

« Les Anglais méprisent les Boers qui leur parais-

sent inférieurs et peu civilisés. Ils arrêtent leurs jugements sur des apparences futiles; ils ne vont pas plus loin... Cela, c'est pour la masse; cependant, comme ils ont un esprit louable de discussion, ils parviennent parfois à apercevoir les beautés morales sous la rude écorce de leurs adversaires...

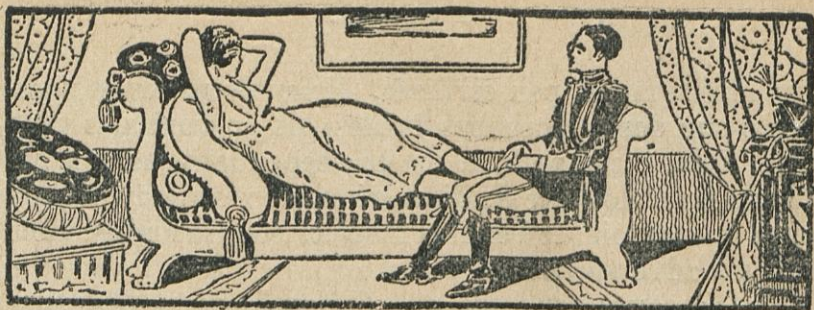
« Ne savez-vous pas que Conan Doyle, le fameux romancier anglais n'a pas hésité à dire que les Boers étaient affables et hospitaliers, et exactement le contraire du portrait qu'en avaient tracé les journalistes anglais.

« Et puis, il y a une cause plus profonde d'incompréhension chez les anglais: leur liberté nationale n'a jamais été menacée, et ce mot « liberté » est devenu pour eux un mot vide de sens. Ils disent tranquillement, sans se douter de ce que cela a pour nous de monstrueux: « Qu'est-ce que cela peut faire aux Boers d'être administrés par nous, puisque nous les administrerons mieux ! »

« Partant de cette idée, Kruger, dont ils reconnaissent la puissance et la force est, pour eux, un ennemi de sa patrie, puisqu'il l'empêche d'être bien administrée, et aussi un ennemi du genre humain, puisqu'il le force à la guerre!...

— Mais, dit Claus, avec de pareilles opinions, on peut justifier toutes les guerres d'oppression...

— Et surtout toutes les guerres de colonisation, mon cher enfant... Nous n'y pouvons rien... Ainsi est fait l'esprit humain: celui-ci défend son champ, quoiqu'il soit inculte; cet autre veut s'emparer de ce champ, pour le cultiver; tous deux de leur point de vue ont raison... Seules plus de compréhension mutuelle entre les peuples, plus de désir de s'entendre, pourront faire cesser cet état de choses...



CHAPITRE CDLXXX

JOURS D'ATTENTE ET DE FIEVRE

Pendant ce temps d'autres événements avaient lieu.

Les manifestations « pour et contre Dreyfus » continuaient. La guerre entre sémites et anti-sémites avait encore, malgré l'incarcération du président du Grand-Orient de France, de rudes batailles... Les nationalistes réclamaient à grands cris « la revanche » et criaient à l'agression possible de l'Allemagne, maintenant réorganisée et mille fois plus forte qu'avant 1870...

Des discours enflammés de Déroulède ; l'action de MM. Buffet et de Chevilly avaient valu à ces trois hommes d'être incarcérés, en attendant leur comparution devant une Haute-Cour de Justice...

Les esprits étaient de plus en plus surexités ; les entrefilets et les articles empoisonnés qui paraissaient dans la presse étrangère, repris par les leaders des deux

partis qui déchiraient la France, pour les faire servir à leur passion, avivaient celle-ci..

Plus que jamais, les Français se partageaient en deux camps opposés ; plus que jamais on se battait, on se haïssait et c'était bien de ce temps furieux qu'un grand écrivain devait écrire : « Quand les Français ne s'aimaient pas »...

Les amis de Dreyfus ne cessaient de tenir des réunions et des assemblées où ils se comptaient et se mettaient mutuellement au courant de la situation...

Maintenant que la date de la revision approchait, ils ne connaissaient plus de repos.

Chaque jour, une nouvelle cause d'agitation surgissait...

Et, un beau matin, Paris s'éveilla sans ministère...

Une discussion violente avait mis la veille au soir aux prises les partisans de la revision et les anti-revisionnistes à la Chambre.

Si bien que le Ministère avait démissionné.

M. Loubet fit immédiatement face à la situation.

Comme de coutume, en semblable occurrence, les hommes politiques se succédèrent à l'Elysée.

Mais, pendant ce temps, les amis de Dreyfus s'énervaient.

— Les lâches ! s'était exclamé Mathieu Dreyfus, ils n'ont pas le courage de porter leurs responsabilités pour la revision...

Il se trouvait dans le cabinet de Demange et l'avocat hocha la tête d'un air soucieux.

Cependant, il n'osait se prononcer :

— Sans doute, avez-vous raison, dit-il... Personne n'a le courage d'affronter les événements actuels... Chacun sait qu'en cette affaire, il risque de perdre sa position, parfois même sa réputation... On comprend bien,

c'est humain, qu'ils tentent de se sauver, s'il en est encore temps...

— Comment cela ? demanda Mathieu, qui fixa sur l'avocat un regard étonné. Seriez-vous si persuadé de la bonne marche de nos affaires ? Croyez-vous vraiment que tout va bien pour nous ? Je dois vous dire que je ne partage pas votre persuasion...

— Eh quoi ! s'exclama Demange... Doubteriez-vous encore ?... Savez-vous bien que vous m'étonnez ?... Autrefois, c'était vous qui étiez le plus fort et le plus confiant en la bonne issue du procès... Comment, aujourd'hui pouvez-vous manifester une inquiétude de nature à décourager vos meilleurs amis ?...

Mathieu poussa un profond soupir :

— Tout cela est trop lourd pour moi, reprit-il. Songez donc que cette lutte dure depuis des années déjà... Oui, chaque jour m'apporte davantage de découragement... Mes nerfs sont complètement à bout...

— Voyons, Dreyfus, du courage, mon ami... Vous verrez que tout s'arrangera pour le mieux pour nous... Nous vaincrons avec gloire !...

— Je veux espérer que vous avez raison, mon cher maître... Mais, comprenez que cette incertitude est plus terrible à supporter pour moi que pour quiconque... Je crains l'heure qui va décider du destin de mon frère... Peut-être même la crains-je plus qu'il ne la craint lui-même... Quand il se trouva, pour la première fois, devant le Conseil de Guerre, il était très calme ; mais maintenant la seule pensée de cette nouvelle comparution me fait trembler... C'est que, maintenant, je connais trop toutes les intrigues, toutes les infâmies que l'on peut commettre... Et je crains tout... Je crains que l'on ne puisse nous empêcher de vaincre, même si nous avons en mains toutes les preuves de notre bon droit... Souve-

nez-vous du premier procès et vous comprendrez alors toute mon inquiétude...

L'avocat hocha la tête.

— Il ne faut pas nourrir de ces pensées-là, mon cher Dreyfus, dit-il... Si la chance nous favorise, si Gallifet est nommé ministre de la Guerre, comme nous l'espérons, tout ira bien.. C'est un homme juste et objectif ; il ne subit pas l'influence de l'Etat-Major, et je pense qu'il fera tous ses efforts pour dévoiler la Vérité...

— Le plus coupable, reprit Mathieu Dreyfus, c'est le général Mercier... C'est lui qui a tenu en mains tous les fils des intrigues qui se sont nouées autour de cette affaire ; c'est lui qui s'agite derrière la scène et qui encourage tous nos ennemis...

Demange hocha la tête :

— Je vous concède que c'est un ennemi dangereux... Il est haineux et vindicatif et s'il déteste quelqu'un, il est certain qu'il fera tous ces efforts pour se venger de cette personne...

— Et il a énormément d'influence, dit Mathieu d'une voix amère..

L'avocat fit un geste de la main :

— Laissez donc, mon cher... Un jour viendra où toutes ces intrigues seront dévoilées.. Tous ceux qui se disent maintenant les adversaires de votre frère, ouvriront les yeux ; ils reconnaîtront leur erreur et comme ils sont, pour la plupart, d'honnêtes gens, ils chercheront par tous les moyens, à réparer leur erreur... Il faut avoir de la patience, savoir attendre... Mais ne vous laissez pas aller au découragement... Dites-vous bien que la victoire finale est certaine...

Mathieu soupira ; il n'était pas entièrement convaincu.

Cependant, lorsqu'on connut la formation du nouveau ministère, il dut se convaincre que Demange lui

avait bien parlé raisonnablement.

Qualifié d'« *ollà-podrida* » par la presse, le nouveau ministère formé par M. Waldeck Rousseau comprenait des éléments empruntés à tous les groupes républicains de la Chambre.

On y voyait le socialiste Millerand voisiner avec le général Gallifet et cet amalgame ne laissa pas sans produire une profonde sensation dans les milieux politiques.

Dans ce ministère figuraient également MM. Delcassé, Jean Dupuy, Caillaux, Leygues et Pierre Baudin.

Quant à M. Waldeck-Rousseau, il arrivait au pouvoir avec une réputation d'extraordinaire énergie...

CHAPITRE CDLXXXI

DUBOIS ECHAPPE AU COUP DE FILET

Mathieu Dreyfus était de plus en plus pessimiste...

Toute sa confiance l'avait abandonné...

Il voyait arriver le jour où le destin de son frère devait se décider ; mais il n'espérait plus...

C'était à peine si toutes les objurgations de ses amis purent le décider à participer aux travaux de préparation de la révision...

Il parlait même de ne pas se rendre à Rennes...

Il fallut que Lucie le suppliât de l'accompagner dans la capitale de la Bretagne...

La jeune femme voulait se trouver près de son mari, pendant les dernières heures.

Sa présence infuserait au prisonnier le calme nécessaire ; elle le consolerait et lui ferait supporter tout le mal qu'il aurait encore à endurer..

Grâce à elle il oublierait toutes les infamies dont il avait été la victime...

Enfin, Mathieu se laissa persuader..

Il consentit à partir avec elle, à se rendre auprès de leur cher martyr...

Le mot n'était pas exagéré...

C'était une véritable torture pour le malheureux capitaine que de se retrouver au banc des accusés, en face de ses pairs, érigés en juges...

Mais l'on ferait tout pour l'écourter...

Demange et Labori en avaient donné l'assurance à Madame Dreyfus et ils étaient bien décidés à faire tout le nécessaire pour faire triompher la cause de leur client...

D'ailleurs, l'état d'esprit du public était tel qu'aucun tribunal ne pourrait, maintenant, se permettre de condamner de nouveau Dreyfus..

Cependant, il y avait une contre-partie à cet état d'esprit.

Les adversaires de la revision s'agitaient plus que jamais ; on agitait le spectre de la Guerre, tous les pêcheurs en eau trouble cherchaient à faire surgir des incidents qui eussent pu empêcher le nouveau jugement.

Et Mathieu, découragé, songeait que son frère serait, encore une fois, obligé de se défendre contre d'ignobles calomnies et que les juges ne lui épargneraient aucune peine ni aucune humiliation...

Ce fut, le cœur lourd, opprimé d'une atroce angoisse, que le jeune homme s'en fut à Rennes, avec sa belle-sœur et les enfants.

Une seule clarté brillait pour lui, du fond de ce ciel sombre, c'étaient le rayon d'amour émanant des beaux yeux de Nini Berthollet qu'il devait épouser dès que le procès serait terminé.

Mais cette attente était longue... longue... terrible... En sortirait-on jamais ?...

Quelque jour, le bonheur renaîtrait-il pour tous ces êtres si cruellement frappés par le Destin et l'injustice des hommes... ?

Mathieu, désespéré, en doutait souvent...

.....

Tandis qu'au Ministère de la Guerre, on arrêtait le malheureux Hugues Melan, suspect d'espionnage et de vol de documents ; tandis que la malheureuse Yvonne se désespérait et comparaissait devant le commissaire, chargé de l'affaire, Dubois s'était tranquillement rendu à la brasserie où il avait donné rendez-vous à son complice.....

Il s'était installé à une table, placée non loin de l'entrée, et, de là, il pouvait surveiller les allées et venues des clients qui pénétraient dans l'établissement...

Mais, au bout d'une demi-heure, il commença à se sentir nerveux.

Il regarda la pendule du café, tira sa montre, pour comparer l'heure qu'elle marquait avec celle de l'horloge, puis il fronça les sourcils.

Il était près de dix heures.

Mais, en réfléchissant, il se rassura vite.

Il se disait qu'après tout, Melan avait dû guetter le moment propice, pour éviter de se faire prendre et qu'en somme un retard valait mieux qu'une imprudence...

Un quart d'heure... une demi-heure se passèrent ainsi.....

Dubois cherchait toutes espèces de bonnes raisons pour expliquer le retard du dessinateur...

Mais à la fin, il n'en trouva plus...

Il fit claquer sa langue contre son palais d'un air de mécontentement... Cette fois, il devenait inquiet...

Que pouvait-il être arrivé ?...

Quel incident pouvait bien avoir retenu Hugues Melan... ?

Le plan, si bien imaginé par lui, n'aurait-il pas réussi... ?

Quand cette pensée fut entré dans son esprit et qu'il l'eut admise comme possible, Dubois devint réellement inquiet.....

Cela était grave.....

Il s'efforçait de repousser cette idée ; mais il n'y parvenait pas... Elle pénétrait dans son cerveau, y creusait comme une vrille, devenait angoissante...

Mais alors... ?

Que faire maintenant... ?

Dubois ne se faisait pas d'illusions...

Hugues Melan était un brave garçon, et il nourrissait vis-à-vis de la Justice, qu'il avait toujours respectés jusque-là, une crainte salutaire...

Dubois savait parfaitement qu'il était d'une nature trop honnête ; qu'il n'était pas assez endurci dans le crime, pour ne pas avouer immédiatement sa faute...

Et en avouant sa faute, il livrerait son complice...

Dubois se maudissait en ce moment de s'être fi...

garçon faible, si indécis, si peu destiné à l'aider dans ses projets criminels...

Mais, à vrai dire, il n'avait pas eu le choix de l'instrument qui lui était nécessaire.....

Il avait dû se servir de celui qu'il avait trouvé et pu réduire à sa merci.....

Et il concluait qu'il n'avait, lui, commis aucune imprudence.

Mais, maintenant, le sol commençait à brûler sous ses pas... Si l'on avait arrêté Melan, on ne tarderait pas à savoir où ils se rencontraient ; on ne tarderait pas à se mettre à sa poursuite.....

Il importait, à ce moment, qu'il fut hors d'atteinte.

Il appela alors le garçon et paya ses consommations.

Mais il ne pouvait se décider à s'en aller....

Il connaissait bien les aîtres du café où il se trouvait. Et il se disait qu'à la dernière minute, il serait toujours temps de fuir par les derrières de la salle.

Celle-ci était pleine de monde.

Les consommateurs avaient envahi toutes les tables.

L'espion, après avoir considéré avec attention toutes les physionomies des gens qui se trouvaient là, attablés, reporta ses regards vers la porte d'entrée...

Celle-ci s'ouvrait sans cesse.

Constamment, de nouveaux clients pénétraient dans la salle, cherchaient une table libre ou une figure de connaissance et venaient s'asseoir.

Dubois regardait avec plus d'attention encore les nouveaux venus que ceux qui étaient déjà installés.

Son angoisse augmentait d'instant en instant...

Et, cependant, il n'avait pas le courage de s'en aller.

Il en était sûr, au lieu de son complice... ce seraient des policiers qui viendraient au rendez-vous, dans l'espoir de le « cueillir », lui...

